

À ses débuts, elle a consacré des poèmes à la salade, au repassage, à la vaisselle, sur un ton guilleret masquant la gravité secrète du propos. Avec le temps, la poésie d'Athina Papadàki s'est faite moins directement réaliste, plus dense, plus sombre aussi sans doute, mais elle persiste à dessiner, de recueil en recueil (douze à ce jour), une sorte d'autobiographie poétique — sans anecdote, au plus près de l'essentiel —, un portrait de la femme à tous ses âges et dans tous ses états : enfant, jeune fille, épouse, mère, amante, femme d'intérieur ou d'extérieur. La poésie peut s'emparer ici de n'importe quel sujet : un chapeau, les sous-vêtements féminins, un avortement... L'humble image des travaux d'aiguille y revient comme un leitmotiv.

On assiste dans ses poèmes à un va-et-vient perpétuel entre le dedans du corps et le dehors, l'infime et l'immense, l'intime et l'universel ; et aussi entre le monde réel et celui du rêve — comme si réel et rêve étaient les deux faces d'une même pièce, comme si l'un était le trésor caché que l'autre permet d'atteindre et vice versa.

On a pu voir en elle l'héritière de Nikos Karouzos et Kiki Dimoula. Elle a en commun avec ces grands anciens l'audace dans les images et l'art de personnifier jusqu'aux notions les plus abstraites. Chez elle comme chez eux, tout est vivant, charnel, tout respire. Et comme eux, elle ne ressemble à personne.



lemieldesanges@gmail.com
www.lemieldesanges.fr
12 €



9 791093 103693 >



Cent-vingt poèmes

Athina Papadàki



Cent-vingt poèmes

Athina Papadàki

Traduit du grec par
Michel Volkovitch



Cent-vingt poèmes

Athina Papadàki

Cent-vingt poèmes

Traduit du grec par
Michel Volkovitch



Cet ouvrage est publié avec le soutien du
Centre national du livre.



Les éditions du Miel des anges sont soutenues
par le Centre culturel hellénique.



© Le miel des anges pour la traduction française
Dépôt légal : 4^e trimestre 2020
979-10-93103-69-3

Table

LA BREBIS DES VAPEURS

L'évadée de l'évier	14
Plonge	18
Étendage	19
Repassage	20
Épousseter	22
Cuisiner	23

TERRE À NOUVEAU

Le sang	26
La mariée	27
Maternité	29
Vision interne	30
Forme hérétique	31
Terre à nouveau	32
Retour	35

LIVIDE, PRESQUE BLANCHE

Fuite onéreuse	40
À ma fille qui n'est pas venue au monde	41
Contre les demi-mesures	43
Conception	45
Âge-tournant	45
Les incendies quand il neige	46

Voyage secret	46
À propos de quelques mètres carrés	47

LIONNE DANS LA VITRINE

Géodynamique	50
Lionne dans la vitrine	50
Sainte ignorance	51
Sujétion invincible	51
Brève allusion à la fragilité	52
Aromate	53
Instantané de vitrine	54
L'envie	54
Pieuses limites	55
À l'aveuglette	56
Saisir	56
Grand magasin du langage	57
Les silencieuses	58
Paroxysme carnivore	60
Abrupte patience	61

L'ÉVEILLÉE DES CIEUX

Plus largement jadis	64
Jungle dans le miroir	66
Cendre et cendre encore	67
Sans bruit mais sans répit	68
Sang-froid de la pénombre	69
Si j'avais pour aïeux les fleurs	70
Poème à même la peau	71
Invitation au thé	72
Sainte Cène	73
L'éveillée des cieux	74

BALCON ROYAL

Supplique	76
Espèce rare	77
Le pain béni	77
Présentation du miracle	78
Prières de jeune fille	79
La mère intérieure	81
Les cactus en hiver	82
Maison de campagne	84
Sommeil à l'extérieur	85
La décoration du repas	86
Les initiés	87
Règles de table	88
Réceptions	88
De l'anthropophagie	89
Accès interdit	91

LA JEUNE FILLE ET LA MORT

<i>Ouvrant son grand manteau...</i>	94
<i>Elle s'est divisée en deux...</i>	94
<i>Sans-logis la mort...</i>	94

À UN INCONNU

Rameur de rêves	96
Identité malgré tout	97
Pourceaux	98
La nageuse	99
Mendiant	99
Vœu	100
Autre stratégie	100
À un inconnu	101

AVEC LANTERNE ET LOUPS

Passé, pas oublié	104
Le maître absolu	104
Nouveau riche	105
Finie l'attente	106
Servante	106
Irina	107
Maria	108
Évadé	109
D'un lieu étranger	109
Voyageur de nuit	110
Cadeau empoisonné	110
Contradictions	111
Vers l'univers intérieur	111
Sérénité initiatique	112
Épreuves	112

VOYEZ LA MERVEILLE

Mysterious baths	114
Fuseau	118
Refllet	118
En suspens	119
Éros	119
Jésus	120
L'ermite	120
Captif	121
Statue	121
Au fin fond	122

LE TROUPEAU

Dompteur	124
Jeu avec des poignards	125

Soirées	126
Confusion	128
Printanier	128
Le mannequin	129
Miséricorde	129
Fleuves grecs	130

COUCHANT

Couchant	132
Préparatifs	133
De quoi s'étonner	134
L'autre route	135
Dans le marécage	135
Oreille fine	136
Destination secrète	137
Assistance	138
Sans toge	139
Vision humaine	140
Sans catéchisme	140
Le monarque aussi	141
Empires	142
À un souverain	143
Sorte de conte	144
Postface : Tout respire	145

Note sur la transcription des mots grecs

Une certaine tradition française veut qu'on écrive les mots grecs non comme ils se prononcent, mais en suivant l'orthographe originale. La graphie adoptée ici, au contraire, considère le grec comme une langue vivante ; elle vise, autant que possible, à faire entendre les mots.

En grec, tous les « e » se prononcent [è], comme dans « Grèce » ; tous les « o » sont ouverts, comme dans « orthodoxe ».

L'accent tonique est marqué ici, faute d'un signe spécial, par un accent grave. Il n'est pas indiqué quand il tombe sur la finale comme en français — sauf pour différencier un « è » final d'un e muet.

La lettre « h » indique un son proche du « ch » allemand.

LA BREBIS DES VAPEURS (1980)

L'évadée de l'évier

1.

Ô cérémonie de doigts

ô lessive.

Là le savon vert, coup de poing d'huile épaisse au marbre.

Là l'indigo hardi, quasi violation

des eaux territoriales du blanc.

Où le dos

s'évapore

en quels paysages !

Fumées de la soude et de la noire lessiveuse.

Les aqueducs partent de mes vertèbres.

Le soir tombe sur le pot de confiture.

Nuées, nuées bouillies, amenant dans la cuisine

l'hiver.

Qu'ai-je donc apporté ? J'ai décoré.

Je me retire un instant.

La marée du carrelage s'inverse.

L'autre face.

Dans le panier, les aubergines fraîches

sont de jeunes veuves

rompant leur deuil d'un rien de mauve.

Des oranges dans une assiette fumante

m'incitent.

Mais

les écailles du poisson dans l'évier,

quelle précarité.

Mes paupières se ferment vers ce qui est vain.

Je lève à la lumière les verres de cristal,
sont-ils propres ?

Ils me lancent des éclats de diamant

et mon visage obscur

tel un torrent les évite.

Les lilas, les lilas du marché

m'étendent jusqu'au paradis.

Sauve mes secousses, brebis des vapeurs.

2.

Cocotte-minute, le saule bruissant
de ta vapeur s'élève.
Elle perce le béton. La terrasse
est pleine d'illusions.

Mesurer mon esclavage, impossible.
Tout est rangé dans les armoires ?
Je réponds, Oui, mère.
Les détergents
l'origan
le lait
les gants de caoutchouc.

Je me déplace dans le blanc.

Suspendue.

En ces instants j'appartiens à qui ?
La lune est fluide et toujours me submerge.

Je suis rarement pleine lune.

Fin de journée.
Le robinet se cristallise couleur plomb.
Dès aujourd'hui je cuisine pour mardi.
Dans la casserole nage le chou dans ses blancs linceuls.
Primitive, je me gaspille.
Par où elle entre, ai-je crié, cette lumière qui bouge les
[jardins
et d'un coup tout pataugeait presque au genou
dans l'éclat que laissait le gros sel.

J'avais mal.
J'ai éteint la hotte.

Tant pis s'il pleure, le mur, à grosses gouttes de vapeur.

Plonge

La poussière avec la lumière tombe.
Toute une pile d'assiettes sales m'attend
comme une montagne son prophète,
passage vers la blancheur
en vain
en vain
tandis que dates et codes m'écrasent.

Une autre fois
j'émigre transparente.
L'heure du sein n'a pas de goût.

Étendage

La terrasse a reçu pour la matinée
mes habits en dot.
Le voici. Le drap double a claqué, grand berger.
Un vent m'a récité les broderies blanches.
Sec.
Le décrochant
mains levées
je chancelle
ex-voto serrant les rangs du sacrilège.

C'est pour cette tâche de rien qu'on me dit maîtresse
de ma maison, glissant aux marches, camion noir.

Repassage

Des nuages en forme de cerveau
rament sur la vitre lavée
tandis que le bleu se dresse
je repasse
par vagues de vapeur une chemise fraîche.

L'ordre des choses me repousse.

Une ancre lourde me nomme profondeur,
donc je suis nécessaire.

Pourtant
je me dilate vers la désertion comme si
jamais je n'étais passée par les lignes des Lys.
La planète, ah la planète que voici
et ses besoins précieux ! Quelle résistance pour
[ne pas devenir,
vaincue, honnête ménagère.

Depuis des années
le panier de la lessive
plein d'habits agneaux pelotonnés
m'empoigne
engloutit ma chanson.
C'est presque une panique.
Je cherche un nom pour mes coudes nus.

Tandis
que le meuble en silence

regarde la mer
moi m'appuyant dessus
sa poussière à mes doigts est une compagne sûre.

Épousseter

Je rends la mémoire aux choses.
Le bois et le verre
sentent mon amour et resplendissent.
Même le chiffon sur le fil du balcon, je m'y intéresse
ainsi lavé, me dis-je, il doit
se souvenir de la Béotie
aux plaines cotonneuses.
Ménagère, étoffe sur étoffe
la poussière me macadamise
je recule
à tel point
que tête
et jambes
et vêtements
s'enfuient sans ordre vers l'absence.

Cuisiner

Je fais de la friture.
Bruit monotone de la boulette,
odeur sans feu.
Soudain je suis renversée.
Des couverts, fondations déchues
explosent au ralenti.
Une civilisation d'objets m'amenuise.
Je jette mon tablier.
Ascension
tout le corps du talon dans les vides,
retournée comme un gant,
seul un enfant peut me reconnaître.
Un enfant s'accroche à ma jupe
beau comme une pomme
je le mords,
j'informe avec amour, douleur ceux d'après
...toujours flotter, rester loin des barrages.

Si on me demande, vite je reviendrai mettre la table.

TERRE À NOUVEAU

(1986)

Le sang

Mon premier accouchement.
L'or qui allait se plier en alliance.
Au-dessus des colliers des ports
étoilée
inhabitée
la joie.

Mais le doute pesait sur moi.

Enveloppant telle une pluie fine
les montagnes sévères, qui glissaient
glissaient

et s'éloignaient de moi
deux dames voilées de noir.

Je me dressais
Salomé de l'espace.

Depuis les tresses
jusque plus bas au grand spectacle
des jambes ouvertes,
l'extase,
fileuse de mon souffle.

Le mystère m'ouvrait
à des rameaux de menthe.
Eau frissonnante
le châtement m'a rattrapée.

Tombant je me suis brisée tel un marbre antique.

La mariée

Lentement je descends du ciel.

Première dentelle,
deuxième rameau,
centième perle.
Un voile est dressé avec soin.
À ma gauche, des chevaux dans le bleu
jusqu'au moment

où la docile est Reine de la rosée

et mon nom erre parmi les vaches.

L'esprit cultivant
coton et choux
l'autre langue
d'argile dans le sang.

Korè dans la plaine de la parure
avec le gâteau de miel
cheveux d'or coulant sur l'échelle
de l'amande.

Et le violon
souverain à l'ongle pourpre
montrant
la nuit
dans la bouche de qui
la Bible médite.

Tulle parmi les ordres
et l'abondance.

J'habiterai
les vignobles
les proverbes
le lin
le cœur
la berceuse
la dot
l'ombre
le fumier
j'habiterai la maison paternelle
jusqu'au jour
où les nations tourneront la tête
admirant.

Je suis vierge,
plus encore qu'un cactus.

Mon corps t'a désiré cette nuit.

Mon âme t'a cherché au matin.

Maternité

première bête familière.

Humble dans le cotonneux
filant le blanc pour devenir Pasiphaé
sur toute l'étendue.

L'enfant serre le sein
lourd
il descend tel un prophète
l'avenir sans barbe et pourtant sage.

Avant la connaissance
l'amour
telle une corne dans le corps s'enfoncé.

La route vers la blessure sacrée.

Lait

Toucher.

Vision interne

Heurtoir

dans mes jambes territoire escarpé.
Réponse vide.

Mes larmes coulent

et la tribu de l'or abandonne
les lobes de mes oreilles.

Du côté de la lance
j'observe la montagne.

Elle se retourne
elle voit

mes yeux
embrassés,
entre les dés tombés.

Je tricote pour la nuit, son coude.

Si une lumière s'allume
elle blessera tous mes agneaux.

Forme hérétique

Encore un peu et
des montagnes et des montagnes
s'écarteront
pour l'évasion.

Le dernier luxe de ma vie.

Terre à nouveau

Pleine lune dans les épines.

On voyait tout.

Mais pas de retour nulle part marmonna Tirésias tournant la tête et sentant disparaître les graines de sa route.

À hauteur de ses cheveux les vignes enneigées du Taygète, où des oiseaux ailes battantes montraient du bec des tigresses gravides reines des liquides bleus, rêveuses dans la rougeur de la Grande Ourse.

Tout descendait lentement sûrement comme l'eau dans un gosier jusqu'au moment où de leur queue les oiseaux taillèrent un à un tous les ponts.

Ainsi le gouffre recouvert montra de sa hauteur la puissance, loi nouvelle.

Tirésias avec lenteur leva les bras signe de reddition, d'acceptation ?

Voulant toucher les messages ailés ou mieux les goûter puisque seuls restaient ces deux sens.

Mais eux riches paysages arrogants refusèrent la charge d'oracle et se contentèrent de ces cris

IL EL IL EL IL EL IL EL IL EL IL EL

Le vieillard qui savait mieux que les hauts-fonds eux-mêmes éplucher la pensée parlait tout seul :

C'est le dernier mois avant les trompettes
sans doute le rouge l'emportera sur le trois.
Alors il entendit le grincement.

La nuque du monde dit-il et s'agenouilla.

Terre à nouveau

Puis il marcha dans un brouillard terreux tout entier plongeant dans sa prière.

Terre à nouveau

La terre dépassait sa taille, bruissait comme si des milliers de voiles aidaient le vent à bouger de lieu en lieu marchant sur elles.

La terre giflait son manteau, poignardait ses coutures, tétait cette peau de vieillard et tendrement parvint dans les poumons, s'inclina compatissante sur ses sourcils royaux.

Tirésias rapetissait par la seule taille. Il était sous des dômes d'argile, se frayait sa route en marchant de sa poitrine qui ne sentait rien du poids des hautes vagues de la mer limoneuse. Rien que ténèbres quand il goûta une solide boulette et le paysage se teinta d'un rouge sombre rappelant à la mémoire du vieillard ses premières prophéties.

Terre à nouveau

entendit-on nettement venant de la voix de femme en face qui depuis son corps envoyait irrésistible la tempête sur les terres.

Tirésias ne distinguait ni son visage ni même son ombre. Il devinait seulement le balancement de deux grenades, marquant ses seins, réfugiés nordiques des Enfers.

Terre à nouveau

Cette dernière fois Tirésias se courba brisant des genoux
tous les cristaux du monde et toute autre chose fragile s'étant
glissée dans son refuge pour se sauver.

Ceux qui bravement sortirent à la septième époque pour voir,
revinrent munis de l'amulette des résolus.

Ceux qui se rapprochèrent le plus disent que la femme te-
nant un cierge mince et blanc s'agenouilla sur une plage pour
effacer les traces du devin sur la mer.

Le miracle est en nous et crie et aussitôt ses cheveux se dé-
roulèrent interminable nuage d'émeraude s'élevant au-dessus
des territoires occupés du corps.

Voilà comment a commencé la pluie puis est devenue un tel
déluge que les poupées des vitrines en perdirent leurs en-
traîles, vieux meubles au soleil.

Qui lentement montait.

Retour

Tortue de la louve
dehors le soufre tombe.
Phosphore inquiet,
pour un retour.

La voici flottant, rien ne la soutient et toutes choses
comptent sur elle. Seule une biche la suit corbeille au
quatrième mois.

Les gouttes se brisent à la surface de ses parois matinales
et lentement descendent aux membranes,
en papyrus que nul n'a lu encore.

Elle s'abaisse
un bruit
déchirure.
Elle émet
de l'ambre.

Ouvre, que j'entre.

Plus au fond de moi encore elle répond, prend
forme de nid, herbe fragile
dans les mythes du feu.

Une colombe vole, une procession antique
dans son coup d'aile. Ensorcèlement
de la mémoire du vent.

Ouvre, que j'entre.

Elle brode une marque dans les eaux.
La mer élève ses pulsations
poissons porte-flambeaux dans la nuit des appâts.
La lueur des vers luisants
apporte l'imploration.

Ouvre, que j'entre.

J'ôte mes vêtements. Couronnement
au royaume des lotos et retour
avec mon cerveau char hostile
à la lumière qu'à tous les coups il dévaste
par sa propre violence.

Ouvre, que j'entre.

Je m'agenouille.
Je parie avec les plantes voisines
et la foudre athlétique
et les bois de chevreuil
ornant le front de l'horizon.
Dehors les étoiles jettent l'ancre
flotte aux lumières ouvertes afin
qu'apparaisse le joyau rendant gloire.

Ô matrice
mythique
archétype
goutte
en plus
minéral.

La sagesse, vapeur de tendresse.
La chaleur prête à s'évanouir.
Je résiste
et m'enfonce dans l'amour.

Ouvre, que j'entre.

Je laisserai dehors mes cheveux
trompettes noires
pour ce monde

qui entassé dans sa longue chaussure
s'achève sans rythmes ni frissons
vides d'ovaires Amazones.

Où puis-je réinstaller la dévastation?

LIVIDE, PRESQUE
BLANCHE

(1989)

Fuite onéreuse

Démesurément les ténèbres
ont profité de moi.
Ne m'accordez donc pas
votre confiance, je suis comme les migrateurs
qui délivrent leur ombre
en couvrant de nuit
leur patrie matinale.

Le deuil en moi, loi non écrite.
Je m'y suis soumise dès l'enfance.
Par tous les vaisseaux sanguins de l'énigme.

À ma fille qui n'est pas venue au monde

Jamais jamais ensemble
assises
près de la boîte à couture.
Hérodote du tissu l'aiguille
tandis
qu'elle traverse l'étoffe,
un côté vie
un côté mort.

Je rêve à toi sous le projecteur de ton avortement.

Alors que.
La seringue et sa traversée
voyage inaugural dans mon bras
issue de mille refus blanche approbation.

Tu es la matrice de la cité.
Jamais tu n'engloutiras
le mâle
entre les mâchoires de l'univers ;
changeant
le trésor de l'orgasme
en dénuement.

Moi.
Toi.
Et la poubelle.
Tu me manqueras.
Et surtout

quand le ciel s'écoulera ;
seconde nature en tes cheveux.

Tes veines étaient des mariées.

Contre les demi-mesures

Je rivalise avec l'horizon
pour qu'un jour le soleil
recule en moi.
Vouée à l'excès
rien ne suffit, rien ne me sauve.

Femme
éphémère, donc inaccessible
je ferme mes ovaires
étuves du monde
pour n'être pas souillée — Déméterienne.
Des eunuques
éponges des égouts
m'encerclent.

Enfin
j'ai marché sur les terres de l'amour
où la détresse
pétrifie les vagues
se ruant vers la pleine lune,
la soif du sel comment la dire,
et les abandonne libres.
Peu avant.
Que la nuit tombe à jamais.

Je ne veux pas de l'amour
coincé entre deux,
comment la balle en pointant peut-elle
chercher l'immortalité ?

ni de celui
de l'alerte au franchissement des bornes.
Comment a-t-on pu construire avec des matériaux de
[l'esprit
cette maison de la honte, le corps ?

Terre de seconde zone
aux épouses privées
aux maîtresses communes.
Je resterai non mariée au mensonge
même si
plus tard la lueur de la lampe
m'est nécessaire — un soleil pour moi seule.

J'ai mérité
le sperme
sanglant de volupté.

Conception

— Migrateur ou en cavale
Comment es-tu arrivé en moi ?

— Toutes les merveilles sont enfermées un jour.

Âge-tournant

Et toujours je gagne en perdant
tandis
que j'entre dans la centrosphère de ma vie
le cœur battant trop vite.
Plantations de café du côté du cœur.

Je regarde la lumière
qui blanchit l'univers.

Tout dans ce monde ne dure pas plus qu'une permanente.

Les incendies quand il neige

Hiver byzantin dans les chambres
où les amants passèrent jadis
comme un groupe de rock
une veuve enlève
sa chemise de nuit.

Elle appelle.
Personne.

Rien que l'huile pour Bélisaire, lumière sur un mur d'icônes.

Chemins des désirs.
Sans protecteurs
ni
ancêtres.

Voyage secret

Je mourrai
itinérante
les veines
punitions
d'être à zéro.

Au zéro je parviens, deuil intégral.

À propos de quelques mètres carrés

Je m'effraie facilement dans l'univers de la maison —
[comme si
ce que j'avais cru éternel revenait en jardin sans corps
et rien que le parfum.

Je m'érige depuis les fondations
et ouvre la penderie
cette Artémis emmurée
avec son gibier d'habits de saison et puis
je m'habille comme pour un invité.
Je n'ai pour compagnie que moi.

(Comme si moi je me déplaçais)
je change la place des meubles
divinités aveugles conduites
par de saintes toiles d'araignée,
je sépare
les deux mondes : la foi et l'offre
afin que tout aille au déclin.

Rien ne me suivra dans la mort.
Pas même un panier de mots.
Pas même le miroir personnel
qui un jour
sauva mon visage
d'une foule de prétendants.

Tout échappe au contrôle
et même les petites choses

lentement mais sûrement prennent place
dans la très noble immensité
je suis une poétesse domestique,
j'ignore la connaissance
mais ce que je rêve est sage.

J'ai traversé des chambres
comme une vague
laissant peu de sel sur la table de la vie.
C'est à la mer de nous juger.

LIONNE
DANS LA VITRINE
(1992)

Géodynamique

La vanité, c'est le plus du sol.
Elle ne tolère même pas une fleur
car la floraison impose toujours les conditions du vainqueur.

Lionne dans la vitrine

Mortelle du souffle donc.
Voilà pourquoi je me gaspille sans hiérarchie.
Ma passion me suit, fidèle,
dame d'honneur elle annonce chaque jour l'usure.
Je vis sans rien de certain.
Le gain ?
Je suis devenue incurable pour l'éphémère,
dans des mètres carrés de morale
détresse pur sang.
Lionne dans la vitrine.

Sainte ignorance

Je deviens légende errante sous un manteau de péché.
Ne me reprochez pas le courage ou le rêve
si vous voyez mes sandales
ces traînées sur plancher d'insomnie.
Un incendie personnel, voilà ce que je voulais.
Je ne savais pas
que je devais d'abord brûler mon paradis.

Sujétion invincible

Vivant mes contradictions,
telle une vertu je me suis décousue de l'intérieur
et la dentelle, un vrai massacre ;
au point que
j'ai presque oublié
qu'en mariée j'avais l'air d'un palais ambulante.

Je me suis opposée à la logique routinière des migrants.
Opposée durement
et sauvée ;
effrontée du printemps.

Brève allusion à la fragilité

Soudain les boutons nous lâchent
comme font les illusions.
Comme Il le Faut — qui parfois se brise
et remplit la vie de ses éclats.
Pour toute souplesse et sans salaire
je me fendille,
je trouble l'ordre, donc je suis.

Aromate

Me rapproche de la mort
tout vêtement nouveau,
de vitrine en vitrine
d'amoureux en amant.
Nue vêtue rien ne change,
proie d'un instant.

Si je prends la fuite ?
Mon être tout entier me rappelle à l'ordre.
Les roses me donneront peut-être l'absolution,
même sèches leur parfum nous trouble.
Pour mon cimetière je propose une fleur,
s'en souviennent qui pourra.

Instantané de vitrine

Quelle grève de la joie, ces étoffes défraîchies
dans la poussière des étagères.
Elles tiennent un chiffonnier blanchâtre prisonnier
comme s'il mettait en danger la lumière.

L'envie

Jalousant mes bêtes de ce monde aux vêtements brillants,
j'ai pris aiguille et fil,
et n'ai cousu que la tunique noire des humains.

Pieuses limites

Les chapeaux ont pour destin le cercle.
Jamais ils ne le quittent
même quand
ils s'ornent d'une plume.

Par les chapeaux se manifeste
la volonté de la tête :
ne serait-ce qu'un instant interrompre
la relation avec le ciel.
Quelle durable douleur, contempler sans cesse
l'immensité perdue à jamais.

À l'aveuglette

Sous-vêtements, premier refuge du corps.
Là les dernières gouttes de lait
sont déposées par les seins.
Là le sang trouve asile une fois tombé
en disgrâce de la matrice,
exilé, vulnérable.

On m'a tissée mortelle.
Je m'habille de peur de provoquer l'Hadès.
Me déshabille de peur d'offenser Dieu.

Saisir

Ma machine à coudre
en sa cérémonie d'aiguille et de fil
sème les points,
nourrit l'oubli.
Cousant qui se souvient
que le coton, la soie, la laine
en nous couvrant, laissent autre chose à nu ?

Grand magasin du langage

Il serait bon que les mots ne servent qu'une fois.
Ils emmèneraient la poésie au plus profond
et la ligne serait un bien meuble.
Alors on entendrait parfois peut-être
hurler les camomilles, ustensiles de la terre
eux aussi durement éprouvés.

Nos vers, soumis à la répétition.
Je m'enflamme pour un mot individuel
au-delà de la page privée.
Amour hors-limites, la cendre aux mots les plus précis.

L'espace externe du langage me tyrannise.

Les secrets les plus beaux
vieillissent compacts.
Mais moi j'ai décidé — poète.
À chaque instant me subdiviser.

Les silencieuses

1.

Je respecte le silence, il vient de l'univers.
Aliment rare du poète,
peu avant qu'il endosse
les habits noirs des mots.

2.

Tant que vivront mes vers.
J'ai survécu par eux, cela suffit.

3.

Ce qui m'obsède : la crainte du point final.
L'indicible qui suit
exige mon âme la plus endeuillée. Assez
pour convoiter la défaite.

4.

Lettres, comme vous m'emprisonnez
quand le mutisme m'appelle.
Et les consonnes surtout, pierres tombées
dans la circulation des miracles.

Comment rendre par l'alphabet
le basilic, ce poète
qui fait circuler gratis
le parfum.
La plus grande vaillance de la langue
est le silence.

5.

Leur terre natale vient aux mots par la voix.
Vers que nul ne prononce,
vers sans patrie.

6.

Muet tu gardes les secrets
comme un ciel tombé amoureux
sans que ses étoiles ne tombent.

Paroxysme carnivore

Nous ne sommes encore qu'un destin ébauché,
car la gloire de l'amour, c'est l'acte.
Touche donc à présent mes habits
dans le désir et l'honneur,
ainsi se comporte l'or pur
alors qu'issu des profondeurs il cherche
un rayonnement nouveau.
De tout ton corps dans la pleine lune
tu poses la main sur moi,
tu mets en marche le destin
portatif des amants.
Tu seras payé d'une blessure.

Abrupte patience

Il suffit que le givre cède
sous les pas des chasseurs,
et l'éclat des oiseaux ternit.
Comme il se condense bien dans le mot bec,
si fugace,
quand il penche et plonge dans les plumes
en attendant sommeil ou mort.
Peu avant l'aube
le silence fait couler mes larmes
conscience fraîche et pure, poignardée.

L'ÉVEILLÉE
DES CIEUX
(1995)

Plus largement jadis

à Marietta

1.

Elle refusait de porter l'ombrelle,
car à ses bagues méridionales
il fallait du soleil pour que brillent
les rêves, plus précieux que rubis.

2.

Quand ses mains se levaient
quittant son ouvrage
commençait une pluie jetant
la récolte du monde à ses pieds.
Tant la sérénité nous appartient.

3.

Elle adorait, en toute connaissance
les arbres à feuilles caduques.
C'est d'eux, elle le savait
qu'elle était née.
Car c'est par sa poitrine
que passait le vent souterrain,
et les arbres étaient nus, elle vêtue.

4.

Jamais elle ne s'éloignait
de sa zone — quelques mètres de terre.
Ma place dans l'univers, disait-elle.
Un point de croix.

5.

Souvent elle contemplait les cieux
quand penchée sur leurs marbres elle baignait Adam.
Écume du désir, main en ruines sur les gouffres
que Dieu seul creusa.

6.

Elle portait des habits noirs prêtés.
Mais le silence était le sien ;
cadeau à soi-même, indicible même
s'il nous accepte.

7.

Pour finir, elle est devenue sainte. Il semble
que des eaux épuisées, quittant sa chevelure, s'interposent
de l'innocence au sacrifice.

8.

Et elle a marché sur les vagues : l'amour
ne possède rien, pas même des valises.

Jungle dans le miroir

Luna Rossa, éclaire bien
que la jungle arrive à la chambre
sans empreintes digitales
qu'une panthère force le miroir
s'empare d'un trésor de rêves
gagne un terrain réel
et qu'à nouveau je sois la mariée.

Elle bondit, impiété ambulante, présente
à chaque instant, inépuisable,
fait faire au sang le tour du monde, où je distingue
un prétendant, assassin secret.
En d'autres temps mon destin a saigné
mais par degrés apparaît le don,
dans le sol noir peu d'hommes fleurissent, et rien
[qu'une fois.

Cendre et cendre encore

Il tombe, il tombe, le globe
avec tout ce qui vole ou sent bon, goutte d'huile
sur ma passion.
Ma sale réputation je la dois au feu.
Égal comme toute fatalité
il met en branle des armées de rêves
jusqu'à noircir l'utopie comme de l'herbe.
Elle aussi parfois ressuscite
gazelle venue des horizons de la sueur,
pour secouer à nouveau l'air sec
à travers les lentisques.
Je crois à ce qui brûle en vain.
Au passage, interloquée
je vois flamber des mammifères
à la fête du lait. Je suis
hors de prix,
je ne garantis rien, que la cendre.

Sans bruit mais sans répit

Les lieux aussi changent selon les rêves, quand les pas
dressent des monts translucides,
et les jardins jusqu'aux tréfonds côtoient les neiges.
Une telle sérénité, on bivouaque où l'on veut.
Mon oreiller s'élargit en nuage
et nous pourvoit en pluies,
les pierres elles-mêmes en ont besoin.
Je l'ai entendu par-delà le sommeil et depuis
le moindre pouce de ma rêverie cache des parterres de fleurs.
Et laisse-les dire.
Moi, toujours à fêter l'amour, je laisse
tous les habits sans baptême, et du même coup trompeurs
étant si exposée ;
Comme cette marque rouge à la couronne des âmes.
Demain est un autre jour.

Sang-froid de la pénombre

Mineure tyrannisée par les étoiles
je tombe avec un plouf
en morceaux d'un moment à l'autre.
Là j'explique pourquoi j'aime l'ourlet,
Le fil en fait un royaume.
En miettes tout tombe en miettes,
Donc elles proviennent d'un grenier à blé secret
et non pas de mes mains
quand elles frottent le pain de la patience, que le tour
[de la table
s'arrondisse comme la lune.
Me voilà vulnérable à la parole autant qu'à la vie.
Je tourne les yeux vers les tissus de la vie,
Princes aveuglés par la navette.

Si j'avais pour aïeux les fleurs

Je vois l'amandier,
avec quelle passion il a fleuri le serment blanc.
Mais du meurtre d'amour c'est Avril qu'on accuse,
capable de tout même du trèfle à quatre feuilles.
Et je m'abandonne aux saisons dans le flux
en toute versatilité s'édifie le très-pur du monde
avec le souffle pour unique besoin,
seule insatiable la pensée.
Les routes sont déroutantes,
la rosée pique nos vêtements
la rosée les fait tomber lapidés.
Je n'ai pas de mots pour le dire car je n'ai pas d'espoir
rien que des larmes terrestres pour la hauteur du ciel
Des roses toutes fraîches pleurent leur mort
[par leurs épines.

Poème à même la peau

Tout ne tient qu'à un fil, même les arbres,
quand invisibles ils bougent, faisant place
à la nature féminine de l'air, que renaisse
un siècle de chlorophylle.
Les papillons élèvent le niveau du printemps
de fleur en fleur
l'éternité bouge
mais se cogne à la réalité des glaces.
Légèrement l'eau monte
prenant les alliances aux doigts, tandis
que des filles rendent compte à leur miroir
jusqu'à être mariées.
Sous les étoiles sensations obscures,
les rêves. Notre office, être coureurs
vers la végétation encore à naître du monde.

Invitation au thé

Saintes indécentes
les amies entrent dans ma maison
qui revient sans arrêt de régions à rêves.
Tout cela pour une joie.

Les fleurs dans la porcelaine, retenue exemplaire,
rubans défaits de notre vœu : un infini humain qui fond
[sans cesse.

Nos habits, du feu clairsemé
que le devoir n'empoigne pas.
Paroles et rires paroles et rires
et baisers comme taillés à la faux,
pour nous les blessées au cœur
nos vies passées ne suffisent pas,
nous souillons nos trousseaux d'alcools fabriqués
[de nos mains.

Sous des ombres de lis, que dire...

Sainte Cène

Saintes indécentes
les amies entrent dans ma maison
qui revient sans arrêt de régions à rêves.
Je mets la nappe écho de dures époques.
Le temps dans son étau nous unit
et chacune touche de l'autre le bleu sombre des veines,
notre cercle est tracé par le compas de Dieu.
Pleine lune dont les eaux crèveront un jour
et les larmes fuiront vers la terre en bas.
Si j'entoure ce repas, comme un lustre d'un tulle de deuil,
c'est pour tromper les oiseaux
venus des cimes, en fureur pour des miettes.
Pains de l'univers, c'est l'heure de se réjouir, avant
qu'on nous roule dans des serviettes de lin.

L'éveillée des cieux

Je peux bien passer ma vie sans étudier la passion
violente que j'éprouve même pour les malheurs.
J'aime ce qui préserve intact le noyau de sa blessure
et m'appelle insatiablement,
rien ne me guérit.

Mais d'où viennent mes habits
pour devenir nuages sur la terre chez moi,
que les pas du mâle soient légers, quand par mes vertus
[souterraines le vent pèse
de tout le feuillage des sons des rossignols vers la montagne
quand du printemps coupé en deux peu armée jaillit
[la camomille.

Chacun a sa propre taille aux Pâques des instants.
Je pose le pied ici et l'étincelle me mène ailleurs.
Lieux inconnus sans chasseurs
Et toutes choses alentour immorales comme la lumière.
L'éveillée des cieux, taille un mètre soixante.

BALCON ROYAL

(1998)

Supplique

J'ai allumé une chandelle à l'aurore du monde
et vu la racine de l'eau
où la fleur est immatérielle encore
dans la balance entre chlorophylle et parfums.
J'essaie d'articuler le Tout au néant.
Seigneur, n'attends pas trop de ma jeunesse
car si je rajeunis je meurs.

Espèce rare

Je vole des roses, enlèvement d'ombres.
Mon Dieu, ne m'oublie pas
quand j'emporte mon butin de roses
— vers où ?

Le pain bénit

Prends les miettes au sérieux,
fragments de foi envers la non-réponse.
Déclare ta foi en le levain du soir,
élévation du destin
que tu goûtes, pain du matin.

Présentation du miracle

Dans le monde tricot à grosses mailles j'attends
l'humble, le secret,
ici et là
où est toute la vie.
Si tu veux expliquer elle s'efface,
tu as insulté l'eau
articulant lorsque la pluie te lisait
goutte à goutte ses évangiles.
J'ai un enfer d'espoir en moi,
le miracle ne le supporte pas,
rompu qu'il est à vénérer le désespoir.
Je revêts le lin le plus décent
et les épaules souhaitent des ailes,
ses bords mouillés du plus bleu de siècles démunis.
Dans les difficultés je ploie, je me soulève.
Une nouvelle virginité, c'est ce que Dieu me demande.

Prières de jeune fille

Ainsi marche la vie,
de goutte en goutte elle coule dans la rosée, à dieu vat.

Mais moi je n'ai pas de sol à blesser de ma course,
je n'ai pas de vent pour déployer dans le danger mon aile.

Entre mes habits je fais circuler des patries de fil

Voilà ce que je suis, que je n'étais pas
quand petite fille je courais nue dans mes prières.

*

Que les anges des iconostases en descendent
et deviennent jardiniers de lis.

*

L'été peut durer toute l'année
plein de lézards, de dentelles, de pastèques.

*

Que les amours durent tant qu'ils rafraîchissent.

*

Que marche légère dans les entailles l'Esmeralda des chèvres,
sans jamais éveiller l'obscur.

*

Ses cachettes, elle les veut aux jardins,
mondes laissant les mortels innommés.

*

Sur sa terrasse Pâris encore informe
la cherche, introuvable
mais quand elle paraîtra, qu'il soit, fait de main d'homme,
[son préféré.

*

Qu'elle s'orne pour ses noces d'un grec silencieux.

*

Caché, bien caché son sang, et plus cachés encore
ses secrets, sinon elle ne survit pas,
décente et possédée.

La mère intérieure

J'ai commis des rêves si transparents,
le monde m'a prise et soulevée.
Suite à serment ou suite à vœu,
Comme si le destin était familier, praticable,
Je suis parvenue à la mère intérieure
Et de la pierre je tire du miel.
Si quelque chose en moi reste immortel, c'est l'utopie.

Les cactus en hiver

1.

Ivres des eaux de la cendre
ils annoncent les chaleurs.
Dédaigneux jusqu'au zéro, tout leur passé
n'est que sable, et les jours suivants
que l'illusion aux flots déployés.

Et l'on croit à juste titre
que les serments proviennent du désert.

2.

À l'aurore de janvier
fatals sans étreinte,
dans la galère de la solitude
où deux fois le monde apparaît si beau
le connu leur semble inconnu.
Ils ne reconnaissent même pas leurs fleurs.

3.

Leurs épines sont leur piège
et par la neige éteints ils se souviennent,
les blancs coups de feu des hauteurs
abattent l'homme s'écriant,
qui a dit l'amour insaisissable ?
Ceux toujours en face et leurs piquants
et non les eaux printanières,
fleurissant la splendeur des malheurs
où converge le monde.

Maison de campagne

Je vivrai de basilic et de légumineuses,
pliant les bras symétriquement
pour que délicatement mon cercle se referme.
Le toit des arbres est plus bas
et le seuil deux centimètres plus haut
que le bois d'argent de la côte.
Au retour des cieux vers l'ouest,
tu perds le pouvoir
mais tu gagnes les pissenlits,
l'eau courante.
Je sors prendre l'air au balcon.
Entre porte et horizon, intervention de Dieu.

Sommeil à l'extérieur

1.

Les grillons chaque soir élargissent l'infini
d'un centimètre par là-bas,
quand je dors dehors je deviens plus humble.
Sensations très pures
que serait le décor sans l'invisible
et les sons sans les choses muettes.

Entre les épines et la rosée
le sommeil me quitte et je le perds.
Sur un simple balcon
j'ai trouvé pour prier
un lieu plus saint que l'olivieraie.

2.

Je dors sur une loggia étoilée,
des couvertures délicatement touchent mon corps
qu'on a jeté à l'aube au son des aboiements.
Il change aisément, le destin de la fête.

La décoration du repas

Mais qu'est-ce que la faim ?
Les lévriers au noir-et-blanc royal
venus de gouffres
de poussière d'un bond
vers la proie immobile
d'un frisson de terreur soudain la souillent.

Le sang se perd en aromates et vapeurs,
dans l'éclatante salle à manger
se comportant comme la porcelaine,
trente centimètres de couteau à fourchette.
Goût invisible offert sur la dentelle visible,
avec des fleurs, du vin, des oiseaux.
Matière conquise par la matière
jusqu'aux tréfonds du squelette, la goinfrerie
se morfond et décrète notre vie mortelle.

Les initiés

Le quotidien, notre guide vers le miracle.
En épluchant des pommes
et à la lueur de la lampe à huile
je découvre la vieillesse du fruit.
J'ai faim, je vais mener quelque chose à sa perte.
En mangeant je deviens la vigoureuse banale.
Mais quand je jeûne
je balance en permanence
accompagnée par les fruits jeunes.

Règles de table

Je goûterai à l'univers entier
dans un légume pourpre.
Sous l'apogée des étoiles
et entre mes gants obscurs,
sans voix,
dans les coutumes du couteau la tomate.

Réceptions

Au départ des invités
je me suis couchée sur les coussins.
J'ai regardé.
Que reste-t-il d'une fête ?
Sacrifice révélé à ma table
avec des os de démesure.

De l'anthropophagie

Décente je vous invite à des désordres de soie.
Buffets de volupté au jardin
avec étoffes glaciales et plats froids,
sans rossignols mais la musique en rubans
berçant vos rêves.
Dans des cercles d'euphorie fourrier invisible,
de poisson
de céréales
de vin innocent.
Agneau et veau empaillés aux épices
sous le bleu incertain.

Toutes choses en place parfaitement, intactes
l'offre seule se déplace,
le quinze août attique de Pallas,
avec aliments décidés à ce qu'on les consomme
mais le nouveau gibier caché
cherche à s'échapper sans cesse, lui qui ne peut marcher
[sur l'eau.

Pleine lune et que lui reprocher ?

Je vous invite en un lieu paisible
mais indocile vers l'aurore
lorsque les victimes toutes ornées reprennent leur sang
[aux herbes

et tels des bébés qui encore et encore
gémissent après la nourriture divine,
la verdure demeure étonnée, toute fraîche,
comme si n'avait jamais été enterrée en elle

de la matière avec ou sans peau.
Dieu a de quoi, mais comment reçoit-il ?

Je vous accueillerai ourlée de corail.
Et par vous lors des salutations je serai dévorée,
par les poignets d'abord.
Bourgeoise et ne me relèverai pas.

Accès interdit

Les rêves
le silence
l'autre
les amoureux
l'instant d'après
le jasmin
le poème
la douleur
la déprime

LA JEUNE FILLE
ET LA MORT

(2001)

Ouvrant son grand manteau
il l'a portée
vers l'autre monde
qui est sur terre.
Ce n'est rien.
Amoureux on change de nature,
mais la nature de la mort
on ne la change pas.

Elle s'est divisée en deux
comme sa chevelure.
En longues tresses de discorde
oui et non traversant l'instant.
L'une touchant l'autre, tendres
comme la poussière qui vole.
Mais sans le savoir.

Sans-logis la mort
de branche en branche.
L'entier emmène
pâître son usure.

À UN INCONNU

(2005)

Rameur de rêves

La catapulte tomba
et le voyageur toucha terre.
des nuages lents là-haut s'égouttaient
pour que l'homme prenne le pouls du lieu.
Le rythme était le bon pour la chasse
et il s'apprêtait
à puiser dans le réel.
Il arma mais hésita,
lorsque droit dans les yeux un rameur de rêves
en barque l'invita vers le dissimulé.
Le méritant baissa la tête et sauta.
Dans la chimère.

Identité malgré tout

*On dira que je suis venu parmi vous
moi, un néant, fils du néant.*
Euripide, *Ion*

Sans amis
ni enfants
ni foyer
ni maître.

Sans amour
ni livre
ni impôts.

Sans traces
ni projets
ni jardin
ni fusil
ni uniforme.

Mon nom, Personne.

Pourceaux

1.

Moi ici
les porcs en face,
faible distance
mais un fleuve nous sépare.

Ils poussent la terre
pour avoir une eau trouble,
insondable à l'image de mes rêves.
L'insensible plonge et se noie,
dans la goutte la plus cristalline.

2.

Mur mitoyen, on les entend.
Ils grognent, bousculent
avec leur graisse privée
le bâtiment commun.
Ils cherchent à envahir la planète,
elle pisse dans un bassin
les acquis du monde.

La nageuse

Elle se jette à l'eau.
C'est la liberté avec beauté qu'elle impose,
laissant derrière les mœurs légères des baigneurs.
Mais la côte l'attend et l'appelle.
Elle ramènera sa destinée de plante médicinale,
cherchant l'équilibre entre pierre et pierre.

Mendiant

Assis par terre.
C'était la fatalité du coin de rue,
de nulle part à l'ici qu'on répète.

Seule à moitié ouverte sa main
où brillait l'or de son alliance.
Elle avait, dans la course de l'ancienne vie
terminé mendiante.

Vœu

Ah que tes jambes
fléchissent,
que tu te plies
t'agenouilles
pour goûter la cendre d'agneau.
Toi, berger de l'amour.

Autre stratégie

Et le maître sur les vagues
qui lui a donné son pouvoir,
que cherche-t-il sur les vagues, le souverain ?
Il voyage armé de pied en cap
sans qu'on puisse expliquer la ligne
que suit le temps du mal.
On dirait un athlète sauteur,
couvert de sang il se réjouit.
Il vise une victime,
qui frappée sans pitié, rêve
à une voie pour fuir par les eaux
sans se douter qu'a été pillé
son pas ultime.

À un inconnu

Ayant marché sur les eaux
le retour est impossible.
L'eau a disparu.

AVEC LANTERNE
ET LOUPS
(2010)

Passé, pas oublié

Toutes choses
T'ont tourné le dos en silence.
Elles ont oublié,
lorsque tombées
des mains de Dieu,
tu les recueillais dans tes bras,
donnant un son à chacun.
Mais comment ce pandémonium
a-t-il fini par couvrir
la braise des murmures ?
Y a-t-il quelqu'un désormais pour deviser
avec les étoiles ?

Le maître absolu

Avec ses impétueuses
voitures ses chiens de luxe
il rend sûre sa maison.
Il a aussi étalé des lumières
pour tenir éveillés
les points cardinaux.
Il a ordonné
que le jardin soit changé en jungle.
Dans la ruine et la poussière,
son œuvre,
seul corps solide.
Lui.

Nouveau riche *

Il a une maison nouvelle
et un cœur nouveau riche.
D'ailleurs depuis toujours
aucun riche
même Crésus
n'a été l'enfant du destin.
Propriétaire il a monté sa maison
à coups de pièces d'or du pauvre.
Et a tout recueilli,
toutes choses qui brillent
comme ses frères et sœurs,
derrière une porte d'arrogance
fermée à clé.
La mer elle-même
il a cru
l'avoir contenue
dans les eaux de la piscine.
L'infini
est resté dehors.
Ombre de la maison.

* En français dans le texte.

Finie l'attente

Il s'est révélé enfin.
Avec une rudesse bestiale
il s'impose et contrôle.
Même si l'on parle
d'agneaux blancs,
on risque de perdre
sa propre toison.
Non pas d'espoir.
Finie la nostalgie de Dieu,
et des moutons d'or.

Servante

Femme jetée
en des mains étrangères,
comme la camomille
dans l'eau bouillante.
Elle apaise,
recueillant dans ses fleurs
la douleur des autres.

Irina

Elle ôte habilement
les épines des roses
avant qu'elles s'introduisent
dans la demeure.
Les plaies et les pointes ici
nul ne les reconnaît.
Rugueux son corps,
faisant tourner les fleuves
pour aboutir dans la grande mer
où elle était apportée
ici elle aussi.
Pour mettre de l'ordre dans l'ordre
encore et encore.
Et servant davantage
ce qui étincèle.
Dans l'espoir que lui soit révélé
l'incompréhensible.
Par des détergents
blanchissants.
Jadis par la lessive.

María

Sans jeunesse
elle a franchi la frontière,
comme la mère de Dieu
dans son martyre.
Les années comme les neiges
se décollant
rudement du corps. Avec
un demi chargement d'exil.
Et le reste
dans les tranchées de la nostalgie.
Elle se soumet
sans colère à la sanction.
Placer un oreiller
de coton
sous les vieux malheurs.
Éveillée.

Évadé

Venu d'un monde
de tourbe, sans être vu,
il tombe sur des maisons
prospères et tellement molles.
Je ne peux imaginer comment il s'introduit
dans des jardins bien nourris, le fuyard.
Fuyard
de montagnes funestes
où le pain à la longue vie
seul survivait.

D'un lieu étranger

Il est intronisé dans la poussière
dressant une rame ensoleillée.
Des vagues, des vagues,
montent et retombent,
charbons à ses pieds,
le trésor de la vie.
Son lointain passé
Sur les rivages de la nouvelle patrie.

Voyageur de nuit

Pendant des soirs longs comme des années, marchant,
il s'est couché par terre une fois
pour dormir.
Sous les rochers
ses rêves brillent comme des fours.
Le soir sans compagnon il se réveille.
La mer.
Devant lui la mer,
comme une rose noire
dédaignée de toutes les étoiles.
À la merci de Dieu,
l'homme et son squelette.

Cadeau empoisonné

Oui j'ai eu de la chance.
J'ai pu toucher
l'abondance des sèves.
La verdure s'élevant
jusqu'à l'étoile des eaux.
Juste à temps.
Avant que, rêve de tout,
disparaisse la terre.

Contradictions

Je marche pieds nus
entre les escargots d'automne,
ne pas les écraser.
Je dois prendre mes distances
avec la rudesse de l'époque.
D'ailleurs j'ai intérêt
à la douceur.
Qui sait,
plus tard peut-être,
je les ramasserai.
Mets délicieux.

Vers l'univers intérieur

Mon côté gauche coupé soudain.
Et l'autre s'en est allé,
marchant lentement
vers le bien-être du jardin.
Joyeusement,
dans un flacon je tiens
l'incubation de nouvelles étoiles.
Vous ne saviez donc pas
que des firmaments
et des firmaments
en nous coexistent ?

Sérénité initiatique

Persécuté
mais préservé
le centre.
Un soleil consolant
descend dans nos profondeurs,
comme le foin
sur une terre à moutons.
Notre nourriture est sobre
et sereine.
On prend le temps dans ses bras.
Et de temps en temps.
On sourit.

Épreuves

Les tourments,
Cruels comme la jeunesse.
Partout présents.
Leurs combines innocentes
engraissent la vie,
jusqu'à la faire aimer
avec patience
l'irrévocable.
Immortels.
Quels sont leurs complices ?

VOYEZ
LA MERVEILLE
(2012)

Mysterious baths

À Giorgio de Chirico

En douceur le bois du parquet
m'emmène en voyage
dans les eaux du hêtre.
Je m'insinue
entre des cygnes rouges
pour attraper
la balle que me lance
le Berger de la lumière.
Mais bientôt j'arrive
dans les hauts-fonds du temps
afin d'être à nouveau
la marmoréenne du fauteuil.

*

Mon corps alourdi
par la vie.
Je dénoue ses langes,
labeur très antique
dans la mer,
il vient droit sur moi
et qui l'eût cru ?
Avec un sanglot.

*

D'autres étaient là autour de moi
cherchant la fraîcheur.

Tourmentés.
Ils voulaient savoir quand
prendraient fin
leurs offenses
dans les siècles.
Les vagues montaient
les corps descendaient
et sombaient,
lourds d'ignorance.
Dans d'insondables fonds.

*

Le verre se brise.
Une mare
sur le sol s'écoule.
Et moi je rame,
un peu en dehors
d'une armoire en noyer.
Le reflet vert
accueille mon ombre.
L'adieu
se multiplie
que déjà embaume
la nostalgie.
Sous le ciel étoilé,
moi,
et la joie du voyage.

*

Protégés
à l'ombre,

les bourgeois,
observent à la jumelle
la ligne de flottaison.
Je déclare béni
le découvert,
qui me va bien.
Chacun des clapotis
rosit l'horizon
en vue d'aventures
du corps et de l'esprit.
Même si demeure
à la surface
l'indéchiffrable.

*

Les planches ont ouvert
leurs nœuds
comme des trappes.
Et j'ai glissé
dans les traîneaux
des eaux.
Arrivant dans la profonde
vieillesse de la ville,
j'ai vu lentement.
Mes pieds neufs tandis
qu'ils touchaient
d'une vie passée
la fraîcheur.

*

Ces cordes d'eau
très fines,
il s'en est lavé les mains.
Puis ouvrant
les robinets gigantesques
il a appelé depuis l'infini
le bourreau liquide.
Et s'écoule,
bête affolée,
la saleté secrète.

Fuseau

Le fuseau trace
le destin de l'eau.
Et voilà
que dans le filet du temps
la vague a bon espoir
de rencontrer.
Sa bague en or
une fois encore.

Reflét

La grenouille sautait
d'étoile en étoile
dans l'eau,
annulant les distances.

En suspens

Si vous me dites qui,
chaque jour
fauche la lumière du monde,
moi,
je ferai quitter
aux hymnes de la nuit
la cage du poème.

Éros

L'Ombreux se traîne
derrière l'ensoleillée.
Bien qu'il sache.
Un jour il fera passer
sa bien-aimée,
fil de soie
par le chas de l'aiguille
des ténèbres.

Jésus

Rien n'a quitté
sa place.
Partout les clous
de la croix.
Et le drap
de la Descente
du lait du figuier.

L'ermite

À pied, en feu.
Il n'était l'image de personne,
ni de Dieu
ni d'aucun homme.
Dans le lointain exil
où il allait
il confiait
aux épines et à la rosée
ses secrets.
Ce qu'il cherchait,
ce qu'il croyait.
La poussière de ses sandales
ne savait que son nom.

Captif

Seul sur le rivage
il attend.
De recevoir
de recueillir ?
Et voilà
qu'aujourd'hui la tempête
lui apporte
trois grenades rouges.
Récompenses de jours anciens.
Et le valeureux
s'interroge.
Lui sera-t-il donné
une audace
nouvelle ?

Statue

Tandis que les autres
armés de pied en cap
faisaient la guerre.
Étalant
son manteau
sur les vagues
il traversait l'Océan.
Le sel autour de lui

lentement se changeait
en marbre.
Il est devenu statue dans les siècles,
et les chiens sur son socle
pissaient.

Au fin fond

Il est arrivé en douce, voiles repliées.
Les épreuves dans ses vêtements
ouvraient des trous
par où sa main passait
pour mendier.
Auprès des éclairs.

LE TROUPEAU

(2014)

Dompteur

Il salue comme il sait le faire,
frappant du fouet
sur son habit de cuir, criard.
La bête ouvre
une gueule caverne
sous la contrainte.
Elle accueille la tête de ce gagne-petit.
Quoique bien en vue
il restera sur le seuil
du miracle.
Car le soir,
en fumant il lit
les *Mille-et-une nuits*.
Que sait-il de lui-même ?

Jeu avec des poignards

En un éclair l'acier se plante
à un souffle
du jeune corps.
Un échec et le lanceur
Coulera dans la caisse du chien.
Mais non
Il ne ratera pas.
Même en sachant combien
l'imprévu fascine
la foule.
Combien la masse est excitée
par l'éventualité
que la lame s'égare
et que la fille tombe morte.

Soirées

première

à Anna

Il dort avec le signal d'alarme.
Et l'oreiller seul
entend la terreur.
Que va-t-elle apporter, la nuit ?
Le ciel ne le sait pas,
concentré
sur la grosseur de la lune.
C'est ainsi que s'insinue le soudain.
Avec de fausses clés.
De fer, d'argent ou d'or,
cela dépend
où et comment il te rencontrera.

deuxième

Elle entend
le cor des chasseurs
et s'éloigne.
Laisant derrière elle
les pois chiches sur le feu,
l'oiseau en cage.
Elle passe devant
des tiges humaines.
Et disparaît du

nerf optique du monde.
Vogue au-dessus d'elle
en dehors du temps
la main de Dieu.

troisième

Rapaces à la frontière.
Là, dans la maison du bord de mer,
l'enfermée.
Elle entend le bruit
et se dresse hors des profondeurs
du lit.
Elle sait se retirer
et hors du monde
au milieu des mondanités
respirer.
Elle disparaît.
Et abandonne
toute sa fortune.
Écume et sel.

Confusion

Tu marches sur la côte.
Apeurée.
Tu as perdu le nord ?
Tiens, la maison là-bas
dans l'olivieraie.
Disparus les clés,
le sac, le bracelet.
Le stylo n'écrit plus ?
L'esprit aussi s'est envolé.
Tu ouvres donc un front
contre ta vie ?
Les montagnes se penchent
sur toi compatissantes.

Printanier

Dans l'abondance
du temps,
les hirondelles reviennent.
Mais la maison désormais
est habitée par une tribu d'ombre.
Même si les vivants jettent dessus
le soleil de l'étonnement.

Le mannequin

Elle n'a jamais plié la taille
face aux applaudissements,
ces nouveau-nés.
Aujourd'hui elle se soustrait
au prince
des murs.
Le miroir.
Et elle délaisse l'exhibition plurielle pour
la connaissance de soi nue.

Miséricorde

Je cherche un distributeur d'eaux.
Une juste cadence,
pour les fleuves de larmes,
elles tombent inutilement dans le vide.
Ignorées par les siècles.

Fleuves grecs

L'Axios le Pénée l'Evros
l'Acheloos l'Eurotas
ont changé de cours.
Ils coulent vers l'Achéron.
Où tout ce qui est mort
vient renaître.
Soit. Goutte à goutte.

COUCHANT

(2019)

Couchant

À petit feu
elle raconte.
Entre deux âges
elle s'assoit
sur le muret de la cour.
Les bras autour des genoux
comme pour enlacer
la sphère.
Des rides,
au-delà du bien
et du mal
se mêlent
face à l'étrange.
Pour que s'ouvre
l'Arche de Noé,
qu'à nouveau avance
l'ancienne variété.
Avec une telle opposition
que reste-t-il ?

Préparatifs

Minuit.
Elle était fascinée
par la pleine lune,
qui tombant, tombant
lentement
ramenait sur terre
à nouveau
l'âge de pierre.
Femme résistante.
Mais la peur est la peur.
Et elle s'est retirée
pour faire de la lumière,
à l'heure où l'âme
s'allume.

De quoi s'étonner

Le Sphinx de chaque jour
ne dit rien
de ce qu'au fond
les humains savent.
Difficile de vivre.
Difficile de mourir.
Ah comment,
au fond de la nuit,
sans entraves,
le somnambule aux bras transparents
trouve l'équilibre.
Il transporte le paradis
dans le désert du rêve.

L'autre route

Mais que signifie
le marcheur ?
Quoique lent
il est couvert de sueur
par ses idées contradictoires.
Lui.
Lui.
Qui n'a pas la conclusion
dans sa poche.

Dans le marécage

Tout ce qui jaillit
s'en éloigne
vite.
Les plantes des marais le connaissent.
Elles s'enfoncent
dès qu'on entend des eaux courantes.
Mais peut-on
assécher leur cours ?
Réponse la nuit,
lorsque tristement résonnent
les vents de la boue.

Oreille fine

Tout parle.
Tressant le fil du silence
pour protection.
Quand la vie sonne-t-elle
l'heure du silence ?
Quand libère-t-elle notre ouïe ?
Des accents d'amour éberlués.
Comment est-ce possible ?
Mais c'est possible.
Soir dans la grande ville,
et le petit corps s'enveloppe
de flocons de neige.
Ils lui chuchotent des mots
de destin glacé.

Destination secrète

Pierre blanche
sans herbe.
La mer
venue
de la terre ferme.
Serais-tu destinée aux fondations
d'un monde soumis,
vouée peut-être
aux malédictions ?

Assistance

Comme j'ai envie d'accueillir
le plus précieux.
Retenu par des fils d'étoiles
il se balance.
Des filtres.
Des filtres s'interposent
entre
terre et ciel.
Très chérie tu as peur ?
Laisse-moi peigner
tes cheveux
étalés,
au-delà de l'Ilion
de l'anéantissement.

Sans toge

Maison,
l'antique parent.
Elle enfreint parfois
les règles de construction.
Elle s'amalgame
au jardin ensoleillé
rayonnant la justice.
On la lui a enfin
rendue
après des années de silence.
Peu avant qu'elle ne tombe
en miettes par terre.

C'est la vérité.
Comment d'une ombre l'autre
payons-nous
la lumière qui nous fut donnée ?

Vision humaine

Derrière le ciel,
le cristal insensible.
Sans reflet,
sans écho.
Il casse les télescopes
du monde.

Sans catéchisme

Au-dessus de la boue rouge du combat
il s'élève,
le talon d'Achille.
Il marche conformément à l'épopée
du désastre.
Sans être initié.
Bien qu'il aiguisse
en longueur la perte.
Chaque jour pour chacun.

Le monarque aussi

Étranger.
Toi qui arrives
par la terre ou la mer
de la dévastation.
Nous sacrifions tous à la peur.
Même le grand chef d'armée.
Nommé
Alexandre de Macédoine.

Empires

Constantin est mort
aux Portes de la Croix.
On l'a reconnu
à ses sandales rouges.
Quand on a ouvert
sa cuirasse,
se sont envolées librement
toutes les étoiles
enfermées.
Sur les remparts
un nouveau chef de guerre
Mehmed le Conquérant.
Il rêve
de nourrir
une vigoureuse lignée.
Il ordonne.
Et s'empare,
comme d'un vassal,
du temps.

À un souverain

Viens donc.
Pose
le coude royal
près de la mer.
À l'instant précis
de l'accalmie,
à l'instant précis,
qu'elle hausse
des cadavres
dans les hauteurs des vagues.
Viens donc ici.
Et décroche si tu peux
la lune.

Sorte de conte

Lorsque les fleuves
de par la volonté du temps
tarissent,
l'homme fort entreprend.
Sa soif est double,
soif de victoire et tempête.
Sa main au-dessus
de la vasque sèche,
l'eau arrive
de nulle part.
Comme un tissu plié
en rond
absorbant tout.
Le cheval recule
agitant sa crinière,
et apparaît
l'armée massacrée.
L'homme terrifié
N'ose pas se rafraîchir.
Il se retire
à l'ombre d'un arbre.
Sous un arbre à l'ombre lourde
un siècle s'achève.

Tout respire

À ses débuts, elle a consacré des poèmes à la salade, au repassage, à la vaisselle, sur un ton guilleret masquant la gravité secrète du propos. Avec le temps, la poésie d'Athina Papadàki s'est faite moins directement réaliste, plus dense, plus sombre aussi sans doute, mais sans rompre avec ses origines : elle dessine, de recueil en recueil (douze à ce jour), une sorte d'autobiographie poétique — sans anecdote, au plus près de l'essentiel —, un portrait de la femme à tous ses âges et dans tous ses états : enfant, jeune fille, épouse, mère, amante, femme d'intérieur ou d'extérieur. La poésie peut s'emparer ici de n'importe quel sujet : un chapeau, les sous-vêtements féminins, un avortement... L'humble image des travaux d'aiguille y revient comme un leitmotiv.

Faut-il comprendre que pour Papadàki la poésie consiste en grande partie à coudre ensemble des réalités séparées ? On assiste dans ses poèmes à un va-et-vient perpétuel entre le dedans du corps et le dehors, l'infime et l'immense, l'intime et l'universel ; et aussi entre le monde réel et celui du rêve — comme si réel et rêve étaient les deux faces d'une même pièce, comme si l'un était le trésor caché que l'autre permet d'atteindre et vice versa. On voit s'approfondir une quête qu'on pourrait qualifier

d'existentielle et d'ontologique si ces termes n'apparaissent ici, plus encore que pour d'autres poètes, pesants et pontifiants. Ces poèmes, souvent, se cristallisent en sentences, mais en même temps ils ne cessent de bouger, d'explorer, d'interroger.

Yörgos Markòpoulos, aussi bon commentateur que poète, voit en Papadàki l'héritière à la fois de Nikos Karòuzos et Kiki Dimoula. Alliance convaincante, quoique inattendue : ces deux voix majeures de la poésie grecque ont fort peu de chose en commun, si ce n'est une audace dans les images qu'on retrouve en effet chez leur cadette, et aussi l'art de personnifier jusqu'aux notions les plus abstraites. Chez elle comme chez eux, tout est vivant, charnel, tout respire.

Autre point commun avec eux : Karòuzos et Dimoula ne ressemblent à personne, Papadàki non plus. Si ses poèmes sont désormais plus dépouillés, plus imprégnés de mélancolie, ils ont conservé quelque chose de la joyeuse débauche d'images du début ; il y souffle un vent de sensualité, de folie légère, de liberté qui n'appartient qu'à elle.

Michel Volkovitch

Les auteurs grecs aux éditions du *Miel des anges*

* * *

Poésie

Katerina Anghelàki-Rooke, *La chair beau désert*

Constantin Cavàfis, *Tous les poèmes*

Odyssèas Elýtis, *L'R de l'Éros*

Andréas Embirikos, *Oktàna*

Andréas Embirikos, *Ce jour d'hui comme hier et demain*

Mihàlis Ganas, *Poésie I*

Poésie II

Nikos Karòuzos, *Poèmes dans l'obscurité*

Còstas Karyotàkis, *Je veux partir*, poèmes et proses

Dimitris Kosmòpoulos, *Ce vin qui embaume*

Christòphoros Liondàkis, *Le minotaure déménage*

Yörgos Markòpoulos, *Chasseur caché*

Pavlina Pamboùdi, *Objets précieux*

Athina Papadàki, *Cent-vingt poèmes*

Dimitris Papaditsas, *L'incorporelle*

Manòlis Pratikàkis, *L'arche*

Miltos Sakhtouris, *Malades aux larges ailes*

Tàkis Sinòpoulos, *Repas funèbre*

Nàssos Vayenas, *L'ordre parfait*

Hàris Vlavianos, *Histoire de la philosophie occidentale en 100 bai-ku*

Poésie/anthologies

Poètes grecs du 21^e siècle (vol. 1 à 6)

L'amour, la guerre, la mort, chants populaires

La Grèce de l'ombre, chansons rebètika (vol. 1 & 2)

* * *

Poésie/Petite collection

Tàssos Bèssios, *Lumière de bruits soudains*

Yòrgos Christodoulidis, *Zones sinistrées*

Vassilis Faïtas, *L'alchimiste du chaos*

Tilèmahos Hytiris, *Figures de l'aventure*

Korina Kalouði, *Bien sûr qu'ils me font peur*

Tilèmahos Hytiris, *Figures de l'aventure*

Frossoùla Kolosiàtou, *Il prend les yeux de l'eau*

Maria Kouloùri, *Lits quotidiens*

Pàmbos Kouzàlis, *Presque*

Christos Làskaris, *Chambre pour une personne*

Vàkis Loïzidis, *La bonne question*

Kostis Papakògos, *Les murmures de la pendule*

Elèni Papandrèou, *Heures*

Maria Patakia, *Arpenteurs du temps*

Dimìtris Tsaloumas, *Soif*

Asimìna Xiroyànni, *Mon époque, c'est la poésie*

* * *

Prose

Andréas Embirikos, *Les talismans de l'amour et des armes*,
nouvelles

Yòrgos Ioànnou, *Le sarcophage*
Le seul héritage

Ahillèas Kyriakidis, *Le miroir de l'aveugle*, nouvelles

Dimìtris Lyacos, *Z213 : Exit*

Avec les gens du pont

La première mort

Pètros Màrkaris, *À travers Athènes*

Dimìtris Nòllas, *Les histoires sont toujours étrangères*, nouvelles

Ilias Papadimitrakòpoulos, *Bains de mer chauds*

L'obole, nouvelles

Ilias Papamòskhos, *Le renard dans l'escalier*, nouvelles

La mémoire du bois, nouvelles

Yòrgos Skambardònis, *Le maître couteau*, nouvelles

* * *

Prose/anthologies

Nouvelles fraîches (vol. 1 à 3), douze jeunes nouvellistes

* * *

Théâtre

Loùla Anagnostàki, *Pour la nuit, La ville, La parade*
Le bruit de l'arme

Katerina Damvòglou, *Frida Ki Allo*

Dimìtris Dimitriàdis, *Ton plus extrême désir*

L'annonce faite à Cassandra

Le tour du nœud

Semence

Vanghèlis Hadziyannidis, *Cake*

Au paradis

Papillon dans un puits

Xènia Kaloyeropòlou, *Le fils de l'esclave*

Elisa

La famille Noé

Vassilis Katsikonouris, *Le lait*

Dimítris Kehaidis-Elèni Haviara, *Fortes femmes*

Maria Laïna, *Affaire de famille*

Yánnis Mavritsákis, *Décalage vers le rouge*

Roûla Yeorgakopoûlou, *Ne m'envoyez pas des fleurs*

* * *

Le Miel des anges, maison d'édition minuscule fondée en 2013 sous la forme d'une association loi de 1901, travaille à faire connaître au public francophone les auteurs grecs d'aujourd'hui et du siècle dernier. Son domaine : la poésie d'abord — ce miel délicieux —, mais aussi la chanson, la nouvelle et le théâtre.

Le choix des œuvres et la traduction sont assurés par Michel Volkovitch et des traducteurs invités. Ces humbles messagers — un ange n'est rien de plus — ne servent pas un dieu unique, mais un Olympe très peuplé : celui des poètes et prosateurs grecs.

Le Miel des anges fête à l'automne 2020 ses sept ans d'existence, avec plus de quatre-vingts titres et plus de cent auteurs. Il a reçu le soutien du Centre national du livre, du Centre culturel hellénique, de l'Institut français de Grèce, des Nuits de Fourvière, de la Stavros Niarchos Foundation, de la Fondation Onassis, de la Fondation Kostas et Eleni Ouranis et du ministère de l'Éducation et de la culture de Chypre.

Les ouvrages du *Miel des anges*
sont en vente par correspondance :
14-16, rue Brancas
F-92310 Sèvres

ou dans quelques librairies amies, dont :
TSCHANN
125 bd du Montparnasse
75006 Paris

et

LA MANŒUVRE
58 rue de la Roquette
75011 Paris

ou lors de diverses manifestations.

Le texte grec de certains des textes est disponible gratuitement sur demande.

lemieldesanges@gmail.com
www.lemieldesanges.fr
www.facebook.com/lemieldesanges

Ce soixante-quinzième volume
du Miel des anges
a été achevé d'imprimer
à l'automne 2020
sur les presses de Pános Davias
imprimeur à Athènes

Maquette
Carole Wessel